

« D'ICI ET D'AILLEURS »

**Livret du spectacle présenté les 4 et 5 juin 2016
à la Salle de la Croix des Têtes de Saint-Julien-Montdenis**

Une création de la Compagnie Théâtre du Grabuge
Dans le cadre de la 2ème Biennale Culturelle en Maurienne
Conception et mise en scène : Géraldine Bénichou avec la collaboration artistique de Sylvain Bolle-Reddat (écriture), Reno Bistan et Isabelle Bazin (chants et musiques), Slimane Bounia (vidéo).

Les textes du spectacle sont des poèmes témoignages conçus lors des ateliers d'écriture menés par Sylvain Bolle-Reddat de novembre 2015 à mai 2016. Ils ont été écrits pour être dits en scène par ceux qui ont accepté de témoigner de leur expérience de migration.

Avec la participation en scène et en images d'un chœur d'habitant-e-s de la Maurienne :

Soumaya Abaddar, Nureldin Abaker Ishag, Ahmad Abdellah Ahmad, Oumar Adel, Marie-Christine Agbate-Perrier, Hayfa Alaya Ben Salem, Mohand Arab Ali Belkacem, Chantal Angogna, Stanislas Audureau, Aurélie Baguet, Fabien Barbier, Christine Barré, Martine Berchet, Lucile Besset, Elisabeth Boch, Irène Bolatto, Guillaume Bonachera, Lydie Bouquet, Marielle Bourgoin, Yvette Bramante, Nathalie Buchot, Anne Burgalières, Jean-Louis Buttard, Albane et René Cartier, Maryse Ceccarelli, Yassine Chaieb Mohamed, Héloïse Chemin-Notter, Florence Chouquer, Aude Costanza, Nathalie Cruz Perez, Josette Darve, Catherine De Saint-vis, François Didillon, Marie-Joëlle Emin, Aude Féaz, Fanny Flaven, Mathilde Gabillet, Audrey Gallo, Nelly Garnier, Nathalie Garrera, Michelle Getzmanaz, Geneviève Gonzalez-Paraz, Yann Gouffault, Bénédicte Gros, Bernard Guédon, Ibrahim Haroun Ahmed, Paulette Henry, Ahmed Ishak, Monique Jacquemmoz, Claude Jay, Yvette Joët, Mathilde Kedryna, Mireille Lainez, Maryse Leclerc, Christiane Lehmann, Patrick Lesieur, Nadine Lett, Anne-Marie Lyonnaz, Laura Maggiorani, Dominique Mancino, Marithé Manfredi, Claudette Mangano, Catherine Marchand, Ibrahim Mayrout Ibrahim, Etienne Melquiot, Nathalie Mesquita, Monique et Claude Milleret, Céline Mollaret, Claudine et Jean-Michel Montet, Annick Moreau, Marie-Claire Motin, Odile Mouchet, Ludivine Moulard, Mohamed Moussa Jaber, Myriam Nguyen, Elisabeth Notter-Damevin, Estelle Nugues, Maria Nunes, Peshraw Nwradin, Marie-Liesse Ollier, Laure Pasquier, Aurélie Perret, Odile Piaton, Alexandra Piazza, Maya et Jenny Picaud, Elisabeth Piot, Paul Plaisance, Yvette Pocino, Florenc et Dhuratta Rrapo, Sylvaine Remy, Monique Rey, Camille et Matthieu Rolland, Marie-Madeleine Rosaz, Yvonne Roset, Yolande et Philippe Sibuet, Florine Solaesa, Nicole Sovy, Annie Tastard, Yvette Tastard, Mahmoud Tat, Caroline et Margherite Thibau, Cathy Thiebault, Virginie Thuilier, Marie-Yveline Tosi, Eric Vaillaut, André Valet, Christiane Vérité, Marie Vernet, Eliane Villard, Charles Villermet, Jacqueline Vincent-Guerraz, Mohamed Youssef Mohamed, Hassan Youssef.

La 2ème Biennale Culturelle en Maurienne est initiée et soutenue par le Syndicat du Pays de Maurienne, avec l'appui de la Région Auvergne – Rhône-Alpes, EDF - Unité de production Alpes, la DRAC Auvergne – Rhône-Alpes, le Département de la Savoie, la DSDEN - Académie de Grenoble, la Réserve Parlementaire de Madame Béatrice Santais – Députée de la Savoie et la Fondation Abbé Pierre.

1 / PROLOGUE

Bienvenue en Maurienne, dans la salle de la Croix des Têtes, sous la plus grande falaise calcaire d'Europe. Je sais ça fait peur ! Mais le Maire de Saint-Julien nous a assuré que ça ne devrait pas nous tomber sur la tête ce week-end... Normalement !

Je me présente : je suis le vice superviseur Bolle-Reddat du centre de commandement de la Croix des Têtes. Vous êtes ici pour assister au décollage, au lancement de notre fusée satellite, « D'ici et d'ailleurs ». Comme vous le savez, le but de la mission, très scientifique, « D'ici et d'ailleurs » est d'envoyer un message, une représentation de notre terre, aux peuples lointains.

Par peuples lointains, nous n'entendons pas les voisins européens où les cousins au-delà des mers. Par peuples lointains, nous entendons les vrais lointains : les martiens, les ploutoniens, les vénusiens, tous les galaxiens de toutes les galaxies. Et pour représenter le monde nous n'avons pas choisi New-York ! Non ! Ni Rio de Janeiro, ou Paris ! Nous n'avons pas choisi le Caire, Moscou, Pékin ou Pretoria ! Non ! Pour représenter le monde, chers collègues scientifiques, nous avons choisi ce vaste et beau territoire qui s'étend d'Aiton à Bonneval.

Le monde, l'Europe, la France, la Savoie, la Maurienne, depuis la Croix des Têtes.

Tout ce dispositif filmique, ces caméras sont là pour enregistrer des Mauriennais qui vont raconter leur vallée, et donc le monde.

Outre des témoignages folkloriques des habitants, et un historique de l'évolution de la Maurienne dont je me chargerai, les galaxiens pourront entendre des chants de la vallée, et une petite démonstration de Mourra. Ce jeu de berger plaira aux galaxiens, s'ils ont des mains et des doigts, car sans doigts : pas de Mourra.

Ah ! on me dit, dans mon oreillette, que l'enregistrement va commencer, et que le décompte se fera à l'envers, lieu dit de Sollières, et en patois, comme dans le jeu de Mourra.

Nous finirons par « Tout à la mourra », avec les mains ouvertes. Et nous commencerons par Durr : le poing fermé, dur comme un roc, dur comme un verrou glaciaire.

2 / DURR : ceux qui partent

EI-LOS QUE PARTEM

de Manuel Freire, traduction Reno Bistan

C'est ceux qui partent, jeunes et vieux,
tenter leur chance, sous d'autres cieus
sous d'autres vents, chez d'autres gens
c'est ceux qui partent, jeunes et vieux
Un jour peut-être, ils reviendront,
recouverts d'or, ou sans un rond
chargés d'histoire, d'ici de là
ils reviendront, un jour ou pas.

CLAUDE

Tu es Antoine, mon grand-père.

Cette année, la récolte a été mauvaise. Tes parents ont décidé que c'est à toi, l'aîné, de prendre la route, pour aller ramoner les cheminées. Hier soir à la veillée, ton père a sorti sa raclette de ramoneur. Tu ne l'avais jamais vue. Tu la soupèses... elle en a des histoires à raconter.

Tu t'es levé « d'auoua », de bonne heure. « Dépach'tin ! » Dépêche-toi, dit ton père.

Ta mère, Victoire évite de te regarder. Le nez dans sa marmite, elle prépare la mangeaille du cochon. Allez c'est l'heure, ton sac sur l'épaule, un baiser furtif sur les joues de Victoire. Tu vas rejoindre ton cousin maître ramoneur à « la vella », à La Chambre, et la troupe « moidèbas pé le France bas ».

NICOLE

Tu es René, mon papa.

Tu pars en Indochine faire la guerre. Tu es militaire. Tu dois accomplir ton devoir.

Sur le quai de la gare de Modane, tu sembles perdu au milieu de tes collègues, de tes amis, de ta famille.

Toi, tu ne sais plus qui regarder de peur de laisser couler tes larmes, et en même temps, tu veux tout voir pour emporter le maximum de souvenirs avec toi.

Tes yeux s'arrêtent sur le ventre rond de ton épouse.

Que va-t-il se passer là-bas ? Vas-tu revenir ? Verras-tu grandir ton enfant ?

MARIE-CLAIRE

Tu es François, mon arrière grand-père.

En 1907, habillé de ton vieux pantalon de velours, tu oses quitter la Maurienne pour t'installer en Algérie.

Arrivés à Tyenet, vous découvrez, avec ta famille, votre lopin de terre : un horrible terrain sec et caillouteux.

Et la maison : une mesure en terre rongée par le soleil brûlant.

Tu regardes tes enfants, ils ont perdu leur gaieté. Ici personne ne parle votre patois de Maurienne.

Toi, tu regrettes déjà la rudesse des pentes, les rigueurs de l'hiver, le froid piquant quand il faut casser l'eau gelée du bassin.

Tu travailles dur, sous le soleil de plomb, ton corps fatigué et ton cœur meurtri seront le prix du billet de retour.

Mamma mia dammi cento lire, che in America voglio andare

On dit qu'en Amérique Latine, on donne des terres à qui en veut.

Je vais partir en Argentine, et laisser mes prés rocailloux.

ELISABETH

Je t'attends avec impatience.

Tu viens d'un plat pays au-delà des océans, l'Argentine. Tu voulais connaître la terre de tes ancêtres hauts-mauriennais, CRÈVE-LA-FAIM exilés il y a plus d'un siècle.

Toi, le cousin Carlos, comme moi, descendant de Louis et Philomène, tu arrives au village, un matin de juin : la cinquantaine, cheveux grisonnants, l'œil bleu vif. Et tout de suite, je reconnais tes mains... des mains d'ici, usées par le dur labeur du paysan montagnard.

Sur le balcon de la maison, ça fleure bon le narcisse des prés en pleine explosion, face à ces montagnes aux cimes encore enneigées, dans un sanglot, tu t'écries : « Que c'est beau ! C'est ici que mes grands-parents sont nés, c'est cela qu'ils ont laissé. »

Moi, je te regarde et je ressens la blessure de l'exil.

Affiche placardée sur les murs de Paris en 1850 (extrait d'un document historique)

« Des étrangers inondent la capitale : les savoyards. Cette peuplade envahissante porte un grand préjudice au pays. Ne serait-ce pas temps d'y mettre un terme, et d'arrêter ce torrent qui déborde la France ? Est-il juste que ces étrangers, ces savoyards, viennent moissonner les ressources du pays ? Il y a en France 94 000 savoisiens. Ils sont économes, gagnent beaucoup et dépensent peu. Les pièces de 5 francs qui entrent dans leur gousset n'en sortent plus ! De quelle utilité sont ces savoyards ? Quelle industrie ont-ils apporté en France ? Si ce n'est celle de nous gripper nos pièces de 5 francs ? Les ouvrier français, de tous les chantiers de Paris, restent les bras croisés. Le travail leur est enlevé par les savoyards. À toutes les stations de chemin de fer : partout des savoyards ! Dans les banques : des Savoyards, dans les hôtels de vente, des savoyards, dans tous les grands établissements : partout des savoyards, toujours des savoyards ! S'ils n'étaient pas là, ces savoyards, on ne verrait plus d'ouvriers sans ouvrage, plus de domestiques sans place, plus de vagabonds. »

RENE ET ALBANE

R - Tu es André de Pierre, dis le grand Pierre, mon père.

A - Tu es André de Pierre, dis le grand Pierre, mon grand-père .

R - Les mains dans la glace, le nez dans les courants d'air froid,

Comme beaucoup d'hommes du canton de La Chambre, tu es écailler à Paris,

Au « jour et nuit », rue de Berry, à côté des Champs-Élysées, la plus belle avenue du monde.

A - L'année de tes 20 ans, tu es descendu à Paris. Les grandes brasseries cherchent des hommes comme toi qui ne craignent pas le froid glacial des nuits d'hiver. Tu t'es présenté, sans avoir jamais vu, ni ouvert une huître.

R - Tu as appris sur le tas. Il t'a fallu du temps pour retenir le nom de tous ces coquillages qui composaient les plateaux de crustacés. Avec tes grandes mains, même les belons triple zéro paraissaient petites.

A - L'été, tu remontes à Montgellafrey pour aider tes parents à la ferme, et retrouver Marie-Sybillin que tu épouses. Vous ne voulez pas de cette vie. Après la naissance de votre fils, vous décidez de quitter Montgellafrey.

R - Te voilà de nouveau à Paris, dès onze heures du matin et jusqu'à tard dans la nuit, devant ton banc, tu disposes sur la glace pilée un lit d'algues, de goémon, huîtres, belons, oursins, amandes, praires, vernis, moules d'Espagne, bouquets, langoustines, langoustes, homards, crabes et les guirlandes de citrons. Dès midi la ronde s'emballe, les paniers d'osier vides et les coquilles s'entassent.

A - Au « jour et nuit », ouvert jour et nuit, il faut pas être manchot.

R - À 4 heures du matin, fourbu, tu n'en peux plus, mais demain c'est campo, jour de repos.

A - Oui, c'est campo, jour de repos, mais c'est surtout le jour où elle vient enfin te rejoindre, ta Marie-Sybillin. Elle est partie hier de son petit village pour la grande ville, pas très rassurée .

R - Mais elle n'est pas toute seule pour ce voyage. Son petit garçon l'accompagne.

A - Et puis à Paris elle mangera de bonnes huîtres.

Dis-moi papa, le p'tit garçon, c'est toi ?

R - Oui c'est moi ! J'ai trois ans.

Quand j'arrive avec maman à Paris, Gare de Lyon, au petit matin, après une nuit de voyage : tout est noir, enfumé. Mais mon papa est là, je lui saute dans les bras.

A - Papa, toi, ton papa, il t'a fait descendre à Paris.

R - Oui, et moi, je t'ai fait monter à Montgellafrey.

La Maurienne, une vallée de transit / par Sylvain Bolle-Reddat

Pour cette première vignette sur l'histoire de la Maurienne, je tiens à remercier la société d'histoire et de géologie du Bochet, l'amicale des génocidaires d'huîtres de Montgellafrey et Montaimont, ainsi que la société de chasse à l'éléphant de Sollières-Sardières.

La Maurienne, une vallée de transit. Il n'y a pas 36 façons de franchir les Alpes. Et depuis des siècles le Mont-Cenis a toujours été un lieu de passage très fréquenté.

La traversée d'Hannibal Barca, le Carthaginois, a marqué l'histoire : c'est un peu la star du Mont-Cenis. C'est lui qui a essayé d'introduire ces bestioles dans la vallée pour implanter un élevage . Ces bêtes étranges, immenses et terrifiantes, ces guerriers puissants, barbares et pachydermiques, dont les barrissements ont fait trembler Rome. (Projection d'une photo de moutons) Mais qu'est-ce que c'est que ça !

Soit, je recentre donc mon intervention sur la notion de brebis et de frontière.

Les paysans de Bonneval, de tout temps, achetaient des brebis dans le Piémont : des Papolines, avec des grandes oreilles. Après les avoir engraisées tout l'été, dans les pâturages près de l'Ecot, ils les revendaient à l'automne à la foire de St-Jean.

Mais quand la frontière s'est installée en 1860, ces brebis sont devenues des clandestines, et ces échanges avec le Piémont de la contrebande.

Les voisins sont devenus des étrangers séparés par une ligne imaginaire.

Les frontières se sont déplacées plus vite que les hommes, qui gardèrent dans leurs souvenirs, les noms d'anciennes routes, d'amitiés extra-territoriales.

Par exemple, le jeu de la mourra vit toujours au rythme d'anciennes frontières : on joue en Savoie, mais aussi à Nice, en Croatie, en Sardaigne, en Corse, dans le Piémont et en Catalogne.

LA VALIGIA DELL'EMIGRANTE

*d'après un poème de Gianni Rodari mis en musique par Reno Bistan
texte français de Sylvain Bolle-Reddat*

La valise de l'immigrant, elle n'est pas bien lourde, et presque vide.
Moi, dans ma valise, j'ai mis un peu de terre de mon village,
quelques vêtements, du pain, et un fruit
Mon cœur, je ne l'ai pas emporté.
Dans la valise, il n'a pas voulu entrer. Il avait trop de peine.
Il reste fidèle comme un chien à cette terre qui ne lui donne pas de pain.

3 / TRE : comme 3 mots magiques pour conjurer la « maledizione »

AUDE

Tu es Diego, mon beau-père.
Octobre 1947, tu as 10 ans, tu quittes la Sicile pour rejoindre ton père en France.
Tu ne parles que le patois sicilien. Dans le train, tu murmures 3 mots en français, prononcés par un homme en gare de Milan : « Bonjour, Merci, Au revoir ».
Ces mots, tu les répètes, comme un code secret qui te permettra d'ouvrir plus facilement les portes d'un monde inconnu.

JACQUELINE

Tu es Maria, mon arrière-grand-mère. Briccherazio est loin maintenant.
Dans ta longue robe noire, ta fille Catherine accrochée à tes basques, sur le quai de gare de Montmélian. Le quai est désert : personne n'est venu vous chercher.
Dans le petit jour de ce matin d'automne, tu cries à ta petite fille apeurée :
« Ma dove è dunque tuo padre ? Che maledizione !!! »

NATHALIE

Tu es Tina, ma maman, tu as 26 ans.
Tu quittes le Portugal pour rejoindre ton frère en France.
Dans le train, tu repenses à Lisbonne, si vivante : ses couleurs, ses odeurs, ses pavés, la plage à Costa da Caparica, les bals, les amis. Le voyage est long.
Modane, Terminus du train. Tu croises un beau cheminot sur le quai.
Tu ne le sais pas encore, mais c'est avec lui que tu feras ta vie.
Tu sors de la gare, une valise à la main, tu fais tes premiers pas en Maurienne, et patatras tu t'étales dans la neige.
Tu éclates de rire.

CLAUDETTE

Tu es François, arrivé d'Italie à 10 ans en juin 1957.
En Maurienne : tout était dévasté par les inondations.
Tu apprends le Français, tu obtiens ton certificat d'études, puis ton CAP de mécanicien, et tu rencontres une fille qui te plaît ; une Mauriennaise, une vraie !
Elle, elle est tout de suite séduite par ta générosité, ton sérieux, et ton honnêteté.
Sa famille refuse de faire ta connaissance.
Tu es un étranger, ils ne veulent pas de ça chez eux.
Dur dur d'être italien en Savoie dans les années 70 !
Tu l'épouses et elle t'épouse envers et contre tout.

CATHERINE

Juillet 1920. Tu es Germaine, ma grand-mère.

Tu as 19 ans dans ce train qui t'amène vers la Maurienne dont tu ignores tout.

À St Germain en Laye, dans un bal populaire, un beau jeune homme, rescapé de Verdun, dans sa tenue de dragon, t'a fait tourbillonner, et a pris ton cœur.

Tu poses tes mains sur ton ventre légèrement rebondi ; respirer, sourire.

Un tunnel, un autre, encore un autre... et soudain, devant tes yeux remplis d'effroi, un immense verrou montagneux.

Ne pas pleurer, penser à lui qui t'attend sur le quai, à l'enfant qui naîtra bientôt.

Respirer profondément ; cette terre de Maurienne qui colle à ses semelles sera tienne désormais.

Ferme tes yeux à la misère, glisse ta main menue dans la sienne et avance !

LA MAISON DE LA POVRETTO

chanson populaire en patois

Voici la fille de notre voisin qui s'est mariée
Elle aura le beau temps clair, l'épouse quand elle viendra
A la maison de la pauvreté, on l'amena
Il n'y avait ni banc ni chaise pour s'asseoir
Elle avait sa bouche sur la table pour pleurer
Alors sa mère vint lui dire, ne pleure pas
Tu ne traitas pas les vaches, ils n'en ont pas
Tu ne laveras pas les assiettes, ils n'en ont pas
Tu n'iras pas au moulin, ils n'ont pas de blé
Tu ne saurais pas dans quoi le mettre, ils n'ont même pas de sacs
Tu n'auras pas à faire le lit, ils n'ont pas de draps
Vous pouvez bien aller dormir au grenier !

JACQUELINE

C'est le rendez-vous qui va changer ta destinée : tes premiers pas sur cette terre de Maurienne, en ce printemps 1966. Dans un restaurant de St Jean : « Les Incassables » - tu rencontres la famille de ton « presque époux » !! Tu es donc sur ton « trente et un » : robe courte à col Claudine, bottines blanches. Tu trembles d'émotion en passant la porte d'une épicerie « multi-services »... où de l'arrière-boutique s'échappe un fumet, ma foi fort engageant.

En cet instant, rien ne peut altérer le bonheur qui t'irradie et t'ouvre l'appétit : au menu « unique » de ce repas très officiel : « jambon et omelette », servi dans des assiettes en carton suivi d'une tomme... mais d'une tomme... sortie pour la circonstance de la cave... et que l'oncle a dû beaucoup arroser. On dit même que certains soirs les fêtards descendaient pisser sur les tommes enterrées !

DOMINIQUE

Tu es Ninette, ma mère.

Tu as quitté ton pays à 24 ans pour suivre celui avec lequel tu avais choisi de vivre. Dans cette ruelle sombre de Saint-Michel, devant la porte de ton nouveau foyer, tu hésites.

Tu lèves la tête pour chercher le soleil, mais partout ne se dessinent que des formes sombres, menaçantes, qui te cernent : tu suffoques.

Tu repenses à ta campagne des Pouilles, à l'odeur de cette terre que tu as tant travaillée et dont tes mains sont encore imprégnées. Une larme coule, emportant avec elle, les visages de ton père, de tes frères, et de ta sœur. Il ne reste que lui, Giuseppe, il te prend la main.

Ton regard plongé dans le sien, tu t'avances confiante.

4 / CARO : quitter le berceau pour ne pas labourer la misère

JEAN MICHEL

La seconde guerre mondiale a pris fin.

Après les bombardements des alliés sur Pontoise, ton quartier est en ruine : une suite de pans de murs instables où apparaissent, comme suspendues, des pièces éventrées avec leurs papiers peints.

Tu as 5 ans, tes parents ont trouvé un nouveau logement de l'autre côté de l'Oise. Il n'y plus de pont, vous traversez sur des planches branlantes et cahotantes, au ras de l'eau, au milieu des nappes de brouillard.

La nouvelle maison est en mauvais état. Ça sent le moisi. Il n'y a pas d'électricité. Dans le demi-jour, tu es effrayé par un trou béant : le parquet du séjour s'est effondré.

Ta mère ouvre la fenêtre, le soleil couchant de décembre rouge t'éclabousse.

Courage, il faut reconstruire, courage, petit garçon, il faut grandir.

LAURA

Tu as 6 ans et tes parents t'ont dit que tu allais en France « IL PAESE QUI VICINO »

Toi, tu comprends que tu pars dans le village d'à côté !

Ce matin tu t'es laissé glisser en bas de ton lit sur les dalles en terre cuite. Tu cours à la cuisine, tu vois la Nonna, ta grand-mère frotter un mouchoir sur ses yeux... « Au revoir grand-mère, je reviens tout à l'heure ! C'est pas loin le village d'à côté ! »

Dans la petite gare de Roccamurata, la locomotive noire avec de gros yeux lumineux s'arrête juste à coté de toi. Tu sautilles dans le train, tu escalades le siège coté fenêtre.

Tu plaques tes lèvres contre la vitre pour embrasser ton grand-père, mais sa bouche n'est pas là, et la tienne est toute froide ! « Rien à craindre grand-père... ne pleure pas ! La France, c'est juste à côté je reviens vite. »

Cousins, cousines, tantes, oncles... tu les vois tous pleurer en agitant leurs mains. Toi tu ne comprends pas et tu chantes : « Oh oh volare.... Oh oh Cantare..... ».

Le village d'à côté, c'était un bidonville à Montreuil.

« In Calabria avimu u sule pero ca haiu truvatu u friddu. »

En Calabre, on avait le soleil, ici on a trouvé le froid.

CHARLES

Je n'avais que 11 ans ! Jeune berger, j'ai l'âge de jouer, mais je ne suis pas là pour ça.

Seul dans les alpages, je dois garder le troupeau.

La rosée mouille mes vêtements, le soleil sèche mes galoches et mon chapeau noir sans forme.

Jeune berger, ici le temps se joue de moi. Je dois apprendre à écouter le bruit des torrents, le vent et les orages de l'été, qui me préviennent du danger.

Près d'un gros rocher, sous deux tôles oxydées, dans mon abri de fortune, je perçois les bruits de la vallée. Au gré du vent, le son des cloches des églises remonte : aujourd'hui c'est dimanche.

J'entends la musique des fêtes patronales, la fête bat son plein.

Alors, je caresse mon chien de mes deux mains. Et je pleure.

« Ze min mod fô pas simbri, ze n'pou pa laboura la misera »

Je m'en vais, il ne faut pas rester près de son berceau, je ne peux pas labourer la misère

CLAUDINE

J'ai 12 ans et j'aide tous les jours de toutes mes forces à remplir les brocs d'eau pour la maison. Seulement, maman s'énerve : « J'en ai assez ! Tous nos collègues ont l'eau courante. Nous sommes le dernier village de France à ne pas l'avoir. J'en ai assez. Je veux habiter en ville ! ». Je comprends la fatigue de maman... mais... habiter en ville ?

J'ai passé 3 jours à Paris, l'autre hiver. Je n'ai pas aimé du tout. Ça sentait le charbon, c'était sale, l'ourlet de ma combinaison est devenu gris en un rien de temps. Dans mon village, en cinq minutes, j'atteins le pré où mes pieds font se lever des nuages de papillons, je suis sur le pont... Et les arbres auxquels je grimpe avec les amis ? Habiter en ville ? Je ne dis rien.

MONIQUE

Tu as 9 ans. Tes parents ont décidé que tu vas vivre maintenant à Paris avec eux.
Ils y sont déjà depuis de nombreuses années. Il faut bien gagner son pain.
Toi, tu vivais à Montaimont chez tes grands-parents. C'est le jour fatidique du départ pour Paris.
La veille, ton papa a lavé la traction avant. A six heures du matin, ton pépé et ta mémé sont là.
Ils s'installent sur la petite butte juste derrière la maison. Ils se tiennent tout près l'un de l'autre.
Tu grimpes dans la voiture. Tu les regardes par la lunette arrière.
Tu vois leurs silhouettes rapetisser, rapetisser.
Arrivé derrière la chapelle de Beaufort, Papa arrête la voiture pour mettre l'obole à la sainte vierge.
Pépé et Mémé n'ont pas bougé d'un pouce, tu voudrais les embrasser mais ils sont si petits, si petits.
A quoi pensent-ils ? Peut-être ont-ils peur de ne plus être là à ton retour.

JOSETTE

Tu n'as que 10 ans, on te dit : « Là-bas, à la ville, tu pourras mieux étudier. Tatan est institutrice, elle pourra t'aider. ». Ces gens, ils font partie de ta famille, mais tu ne les aimes pas.
Tu sais que tes parents n'ont pas beaucoup d'argent. Tu voudrais rester avec eux à Sainte-Marie, mais tu es trop petite pour décider.
Là-bas : c'est une ville, c'est un immeuble sombre, avec de grands escaliers .
Ton père te tient la main. Il te dit : « Tu seras bien ici .».
Quand ta tante ouvre la porte, tu regardes l'entrée, le long couloir. Tout te paraît sombre. Elle te dit « Viens, prends tes affaires, je vais te montrer ta chambre. ».
Ta chambre ? C'est donc vrai que tu vas rester ici.
Le soir dans ton lit, tu imagines ton père et ta mère face à face dans la cuisine ; ils n'ont pas faim.

FLORINE

Vous savez, c'est courageux une petite fille de 7 ans.
Dans le Nord à Wallers, on voyait l'horizon avec comme seule montagne des tas de charbon.
C'était en 2010, hier on t'a dit qu'il valait mieux que tu dormes chez ton copain Jules.
Le lendemain matin, quand tu entres dans la maison, tu vois plein de vides et de cartons.
Tu ne comprends pas trop, mais ta mère te dit : « Florine, faut qu'on parle toutes les deux !».
Vous vous installez sur le canapé au milieu des cartons.
Tu serres ta peluche et tu laisses parler ta mère : « Florine, on va partir, on va déménager chez ton oncle en Savoie, à la Pouille. ». Tu ne dis rien. Toi, tu aurais aimé que ta mère te le dise plus tôt, pour t'habituer à cette idée, avoir le temps de dire au revoir à tout le monde. Tu sais que tu ne vas pas revoir ton papa tout de suite, tout de suite. Alors tu rassembles ton courage.
Aujourd'hui, je me sens plus d'ici que du Nord.
À Aiguebelle, j'ai ma petite troupe de garçons et de filles, on est toujours ensemble.
Je ne veux pas quitter ici.

LONELY PLANAY / par Sylvain Bolle-Reddat

Je vais vous raconter : la petite histoire d'un jeune berger qui n'aimait pas le fromage, et plus précisément le Beaufort. Vous connaissez le lieu dit, le Planay, sur la commune de Bramans. Notre jeune berger, au milieu de ses moutons, se sentait bien seul : lonely en anglais, sur son Planay, ce petit Mauriennais. Son père, le soir, lui disait : « Si tu manges pas tes crozets au Beaufort, je te mets un coup de pied au cul... Que tu vas te retrouver direct, dans un pays tout plat sans montagne ! ». Alors il les mangeait ses crozets, le petit Mauriennais. Mais un jour, jouant avec l'Opinel, qui lui avait été offert par sa bonne marraine, le jeune habitant du Planay fit tourner son Opinel sur un cailloux plat, un peu à la manière de Rahan, le fils des âges farouches. L'opinel lui montra la direction du pays du Ketchup. « Du Ketchup sur les crozets, quel beau mélange ! » s'écria le jeune berger, en s'élançant à la découverte du monde. C'était un solitaire - Lonely - et il fit fortune en écrivant des guides touristiques à destination de tous les solitaires comme lui : Lonely planet. Si t'as ton Opinel et ton Lonely planet, tu peux partir à la découverte du monde.

MATTHIEU

Tu saisis la bretelle de ton sac. Ton ventre est serré.
Le temps se ralentit pour marquer le passage entre ta vie d'avant, en France, et celle à venir, en Amérique. Ta peur est comme annulée par l'envie, par la soif.
Peur d'être tout seul, loin de ta famille. Soif de vivre ta vie pour toi.
Peur de ne pas trouver ta place dans cet autre monde.
Fierté d'avoir été accepté dans cette université prestigieuse.
Peur de ne pas maîtriser assez l'anglais pour échanger.
Soif de découvrir les grands espaces de l'Ouest et ces terres de légendes.
Tu le comprends alors dans tes tripes : pour découvrir le monde, il faut partir, tout quitter.

YVETTE

Tu es dans le couloir, GRIS. Tu grimpes ces escaliers, GRIS.
Tu es à l'internat de l'école Normale de Chambéry .
Ce rideau moche cache ce qui va être ton « chez toi » : un couvre-lit à fleurs, très moche ; une armoire bancale ; un lavabo GRIS. Tu dois vider ta valise, mais tu n'en as pas envie.
Tu voudrais être à la maison, avec maman.
être instit, c'est ton rêve, tu vas avoir des copines
et, avec elles, tu vas refaire le monde et griller les étapes.

« Mé zon gannet kichen ar mor, var un douar plad ha creiz a menez hom »
Je suis née près de la mer, maintenant je vis au milieu des montagnes

JENNY

Tu es Claude, ma maman,
Tu es née en terre de Bretagne,
Non loin des embruns et des bateaux en partance.
Et puis un jour, le bateau en partance, c'est ton enfant :
Ta toute petite fille qui a grandi.
Maman, je prends le train, je pars vers mes montagnes,
Gonflée de l'optimisme de mes 21 ans.
Pour toi, c'est un exil qui commence, une maternité qui s'arrête :
la moitié de ton cœur qui franchit mille kilomètres et que tu n'entendras plus battre.
L'océan ne souffle pas jusqu'en Maurienne.

ANIMORI NUSE

*chanson traditionnelle albanaise,
texte français de Sylvain Bolle-Reddat*

Dans le ciel vole la promesse, par avion elle arrive.
Les cloches du village sonnent, dans nos cabanes on la fête.
Tous les hommes ne rêvent que d'accrocher à son cou fragile,
des colliers lourds qui dans la nuit brillent.
Mais qu'importe l'or et l'argent pour la belle promesse,
Elle, c'est ce beau garçon et son amour qu'elle désire.

5 / INQUE : cinq doigts d'une seule main en cherchant une autre pour danser

ESTELLE

My first love. Tu as 18 ans.

Tu es dans la grande gare de Francfort, à quai le train qui te ramènera chez toi.

Tu restes blottie dans ses bras sans dire un mot.

Tu es triste mais tu t'es promis de ne pas pleurer devant lui.

Les gens passent autour de vous mais tu ne les vois pas.

Tu cherches tes mots, quelque chose d'important à dire, pas un banal « I love you ».

Les coups de sifflets du chef de gare te pincent le cœur. Tout s'accélère.

La seule chose qui te vient à l'esprit est « I'm afraid to never see you again ».

Un dernier baiser, tu montes dans le train, les portes se ferment.

CHRISTIANE

Tu es en blanc, longue robe moulante, juste ornée de pétales de fleurs sur le bustier.

Tu dances avec ton père.... une valse lente.

Tu devrais être heureuse mais tu ne l'es pas.

Toute la journée, tu as pensé "la mariée est en noir".

Ton père te dit "mets ton masque Fille" .

Tu sais que ce n'est pas le chemin que tu devais prendre.

Alors pourquoi avoir laissé ta mère et ton frère décider de ta vie ?

Tu as envie d'hurler et de partir en courant. Mais... tu continues la valse lente, tourbillonnant dans les bras de ton père aussi impuissant que toi, face à ces multiples yeux qui vous observent.

ELISABETH

Tu avais tout quitté et traversé l'océan pour découvrir ce pays.

C'est ici que tu l'as rencontré. Maintenant c'est fini.

Tu regardes la table du petit déjeuner :

un sachet de thé continue d'infuser dans un bol.

À part quelques vêtements et des livres, il ne restera pas grand chose de toi dans cet appartement.

Des heures d'amour, des heures d'attente, des heures intenses...

Tu as choisi ; là-bas, en France, ils t'attendent.

Tu as pris l'essentiel : ton passeport, les lettres, la bague de maman.

Tu sens la clé, froide, inerte dans ta main. Tu l'enfonces dans la serrure, et tu fermes la porte.

Reviendras-tu ? Ton cœur s'emballe.

Tu dévales l'escalier et tu jettes la clé dans la boîte aux lettres.

CHRISTINE

Plus de 1000 kilomètres te séparent maintenant du Cotentin, de ses dunes blanches et de l'Oyat, gorgé de sel ; de ce sable si cher au Panicaut, Chardon, Salicorne et Liseron... Le chant des grains de sable dans les herbes folles... Ces herbes vivaces qui se délectent de sel, résistent à la sécheresse, au vent, à la forte luminosité du soleil normand.

Quelles sont ces larmes qui te viennent ?

Est-ce cette accumulation de cartons, de meubles et autres bagages ?

Dis-toi que cette surface de cinq pièces sera suffisante pour te loger avec tes trois enfants.

Dis-toi que Loutraz est l'endroit le plus ensoleillé de cette ville transfrontalière.

Et que Modane est aux portes du Parc de la Vanoise et qu'il te sera possible de t'évader vers des cimes impressionnantes.

Lève le nez en Maurienne et apprends l'amour avec ces gens qui vivent de l'Alpe.

LA NEIGE / par Sylvain Bolle-Reddat

La neige, manteau blanc de la Maurienne, masse immense formée par des petits flocons. La neige, quand elle recouvre la vallée, dessine un nouveau paysage. Même le silence en est différent.

Galaxiens quand tu verras la neige, forcément tu l'aimeras : tu la toucheras, tu la goûteras, tu écouteras le crissement de tes pas dans la neige, tu glisseras dessus et à tes dépens tu apprendras la loi de la pesanteur.

A l'attention de nos chers lointains, nous pensions bien sûr faire une vignette sur la faune et la flore, jusqu'à une discussion fort intéressante, avec des collègues psychosociologues du CNRS, qui nous ont fortement déconseillé de mettre trop d'images d'animaux dans notre message. Il ne faudrait pas qu'il y ait confusion et que lors d'une hypothétique visite, les galaxiens rentrent en contact avec les Tarines, et les marmottes plutôt qu'avec nous les humains.

Mieux vaut proposer des images représentant principalement les hommes et les femmes de Maurienne. Pour cela le musée du Félicien, d'Argentine, nous a délivré des documents d'une pertinence rare. (Projection de photos de résistants du Chiapas)

Le Montagnard : dernier homme libre, parce qu'il est resté en contact avec les éléments primordiaux de la nature. Une vie au rythme des saisons, sur le cycle de la vie et de la mort. Les Mauriennais d'origines ou d'adoptions sont avant tout des résistants.

« Meglio svelte con l'aria fresca, poi il sole ci spacca giu.

Poverina la clandestina che lavora di più di più »

On est plus habiles avec l'air frais, car après le soleil nous écrase.

Pauvre clandestine qui travaille toujours plus.

« Az iran farâr kardam, Be frâncé zendéghi âzâdi! »

J'ai quitté l'Iran à dos de cheval, je suis en France pour la liberté !

JOSETTE

Tu t'appelles Samia et tu as quitté l'Algérie où tes idées politiques mettaient ta vie en danger.

Je ne te connaissais pas jusqu'au jour où mon fils m'a dit : « Maman, je vais me marier. Tu sais, Maman, c'est une femme courageuse et c'est le seul moyen pour elle d'obtenir des papiers pour vivre en France ». Je suis tombée des nues. On parlait beaucoup de ces mariages et je savais quels risques prenait mon fils. J'étais inquiète pour lui, mais j'étais fière de ce qu'il osait faire. Nous avons vécu quelques temps dans la crainte et comme convenu vous vous êtes séparés.

Aujourd'hui, Samia, tu vis à Paris, tu es mariée et tu as deux beaux garçons.

Un jour, tu m'as dit : « Dans ma vie, j'ai eu une grande chance, celle de rencontrer une famille comme la vôtre ».

ANA EL WARKA,

de Mustapha Skandrani, texte français de Sylvain Bolle-Reddat

Oh toi, tu es comme la feuille de l'arbre.

Par un jour de grand vent, tu te détaches de ta branche, tu t'envoles et tu pars.

Du ciel, tu verras des citées bien habitées, des terres vides et stériles.

Oh toi, la feuille désormais en pays étranger, si tu tombes qui va t'aider ?

RAP MAURIENNAIS

texte de Marie Mazille

Mauriennais mauriennaise / Détends toi pas de malaise
laisse tomber tes charentaises / tu peux gravir les falaises
le Beaufort en fusion, c'est ça notre mission
Tes Tarines magnanimes / aux babines sans canines
se détendent les narines / pas de stress pas de spleen
leur fromage qu'on cuisine / à New York ou en Chine
ne sortent pas d'usine / Tomme affinée sous urine
à sainte Marie de Cuines / c'est top, c'est IN !
Mauriennais d'origines / Montcorbier, jambon, Tajine
Mauriennaises d'adoptions / Coriandre et reblochon
Le Beaufort en fusion, c'est ça notre mission.

6 / SISSELA : à partir de 6, il faut être 2

MARYSE

Septembre 1969, me voilà à Saint-Michel de Maurienne.

Je veux m'installer en Savoie définitivement, mais où loger ?

J'arpente la grande rue. C'est moche, des murs gris et tristes. J'entre chez Simone, un café de la Croix Blanche et je commande un martini gin. Les hommes au comptoir, blanc limé à la main, chuchotent : « Une femme au bistrot ! On aura tout vu ! C'est une étrangère ! »

Je me dis : mais je suis tombée où ? Chez moi, en Seine inférieure, j'avais l'habitude de prendre l'apéro avec les copains dans les brasseries et même à Valloire, je faisais tout ce que JE voulais.

Alors je toise ces bonshommes avec un petit air moqueur : ni eux ni personne ne m'empêcheront de boire mon martini gin. La patronne, ça l'amuse, et elle vient me féliciter.

Elle me propose même une chambre meublée. Enfin je vais pouvoir poser mes valises, mais il va falloir que je leur montre ce que c'est qu'une femme, aux Saint-Michelins.

AUDE

Tu traverses Aiguebelle pour la première fois.

Il est à peine 14h30 et il n'y a déjà plus de soleil. Assise dans ta voiture à côté de ton mari, tu regardes défiler le paysage. Les locaux vides, les façades grises donnent une impression de ville morte. Juste quelques personnes devant le "Shopi" et devant le café. La vallée est étroite, les montagnes sont oppressantes, écrasantes. Tu n'aimerais pas vivre dans cette ville.

A la sortie du bourg, un panneau en bord de route : "NON ! à la mise en place d'une décharge de classe II à La Pouille !". La Pouille... Quel drôle de nom !

Ce jour là, tu es loin de te douter que huit mois plus tard, vous emménagerez, toi et ton mari, à mi- chemin entre ton lieu de travail et le sien, dans le hameau de La Pouille.

NATHALIE

Tu te balades dans les rues de Saint-Jean, bien emmitouflée.

Cette ville aurait besoin d'un bon lifting, mais tu commences à découvrir son charme.

Toi, tu ne seras jamais vraiment de là. Ton accent dont tu ne t'es jamais déparée, t'amène souvent des questions. Tu n'as jamais été de nulle part de toute façon.

Gamine, quand tu étais à Limoux dans l'Aude, tu avais bien le même accent que tout le monde mais on te disait toujours que tu n'étais pas de là, normal tu n'avais pas une bande de cousins, cousines, tontons et tatas présents à chaque occasion.

Ici à Saint-Jean, tu retrouves un peu de ce Sud, avec toute cette population bigarrée. Les vieux qui passent des heures à discuter sur la place ; en arabe, en italien, ou en français mauriennais.

Cette gueule cassée avec son éternel clopon que tu retrouves régulièrement en train de brailler devant l'Hyper Casino. Ça vit, ça bouge.

DE CI ET DE LA
texte d'Isabelle Bazin

De ci et de là
Goutte d'eau
Creuse sillon de l'exil
Petit ruisseau fera grande rivière
D'ici de là-bas
Tout de go
Trace chemin du départ
Une nouvelle route en bandoulière

MONIQUE

De Modane Endroit à Modane Envers

1979, tu arrives avec ton mari dans une ville inconnue.

La 206 s'arrête près de la gendarmerie du quartier de Loutraz.

Vous poussez la grosse porte marron d'un appartement en rez de chaussée.

Le couloir est long, la tapisserie est vieillotte, tu es à Modane, endroit, de ta nouvelle vie.

1986, Modane Envers, tu regardes ce terrain, et tu imagines : là le jardin, ici l'air de jeu pour les enfants et la maison. Ton rêve devient réalité.

Des murs sortent de terre, tu peins, tu tapisses, ta vie se construit sous le soleil de Modane.

YOLANDE ET PHILIPPE

Y - Je suis dans ma maison. Plein de cartons de déménagement autour de moi, des piles plus ou moins hautes un peu comme des tours miniatures.

P - Dans la nouvelle maison, les repères sont bouleversés. La verdure au dehors, ça change des immeubles. Je n'entends plus le ronronnement incessant de la ville.

C'est bizarre, je ne connaissais pas le calme en fait !

Y - Je suis dans mon premier chez-moi, avec mon amour. J'ai l'impression que le temps s'est arrêté.

P - Je suis dans un autre monde, la campagne. Je n'y connais rien, mais je me sens bien et apaisé car je suis avec elle.

Y - Les travaux ne sont pas terminés, ce soir, nous ne dormirons pas dans notre chambre mais dans le salon. Il y a encore du pain sur la planche mais j'ai des ailes : cette maison, je l'ai conçue avec toi.

P - Cette maison, je l'ai voulue avec elle. Ici les gens sont plutôt froids avec les nouveaux arrivants. Il faut aller vers eux et là, ils savent accueillir.

Y - Un autre livre s'ouvre.

Y + P - A nous deux, d'en écrire l'histoire.

SYLVAINÉ

Le vent, le vent dans les cheveux, tu arrives en Maurienne.

Tu chantes et dances la vie en harmonie avec tes enfants. Des oh, des ah, des rires, tu es chez toi, nous sommes chez nous. Le soleil scintille à travers toi, illumine les têtes brunes.

Tu poses tes bagages, tu respirez.

A Paris, tu retenais ton souffle pour ne pas te remplir de fumées nauséabondes.

Te voilà vraiment dans ta maison. Tu croises le regard tendre de ton homme.

Tu vibres, tu vis. Tu m'accueilles terre de Maurienne. Tes versants enivrés de fleurs, tes sources qui reflètent le ciel azur, tes roches abruptes aux couleurs arc-en-ciel, tes sommets ensoleillés, tes chemins pourpres au goût de myrtille ont balayé les années grises de Paris. Ici les hommes sont au diapason de la nature, rugueuse et accueillante à la fois.

Monsieur TAT / par Sylvain Bolle-Reddat

Mahmut, tu es né à Cognac dans le centre de la Turquie.

Ton père était malade, tu étais l'aîné, donc tu devais partir pour nourrir ta famille.

Tu peux citer le nom de toutes les villes dans lesquelles tu as travaillé en France :

Villefranche sur Saône, St André de Corsy, Culoz, Virieux le Grand, Saint-Jean et Modane.

Souvent tes copains te demandent : « Pourquoi tu fais faire des études à tes enfants, ça coûte cher. ». Tu leur réponds : « Mon père est mort une fourche à la main. Moi je vais mourir avec une pelle et une pioche. Mes enfants mourront avec un stylo à la main. ».

Aujourd'hui ta patrie, c'est plus la France que la Turquie. Tu es étranger et tu aimes Modane.

Une fois, avec ta femme, vous êtes partis visiter le Louvre à Paris,

C'était beau, immense, majestueux mais ton esprit ne rêvait que de la Maurienne.

Sur le chemin du retour, quand la vallée a commencé à se resserrer, aux alentours de St-Michel, tu t'es senti bien, apaisé, comme un animal qui retrouve son coin.

Mahmut, tu es un loup turc se promenant sur les hauteurs de Modane.

7 / SETTELLA : l'arrivée, c'était là.

SETTELLA

texte de Reno Bistan

C'était là / autrefois / aujourd'hui / c'est ici / mon endroit / c'était ça / où je suis / c'est ici.

Ero qua / resto qui / sono la / vado li / si t'y vas / moi aussi / c'était quoi / ce pays.

HELOÏSE

Tu es Héloïse, la petite fille en moi.

Tu as 7 ans, tu ne veux pas quitter ta terre natale.

Tes bras bronzés sont encore tout chauds du soleil de l'équateur.

Tu serres ton gros ours en peluche roux.

Ton cœur sait que tu pars pour toujours.

Le hublot de l'avion essuie tes larmes d'enfant.

Tu regardes s'éloigner les buildings de la capitale africaine, la lagune et l'océan, la forêt équatoriale, les pistes couleur latérite.

Tu fixes à jamais ces images sur la pellicule de tes yeux noir ébène.

Adieu l'enfance. Sur le sol français, tu retrouves la terre de tes ancêtres.

Bienvenue à la montagne, petite fille de l'océan.

Mais soudain c'est le froid.

Pourtant ce n'est pas encore l'hiver.

Mise à l'écart. Rejet.

C'est la tragédie de celle qui n'est pas la bienvenue.

Tu es l'inconnue dans l'équation de l'amitié.

Tu as envie de crier : je ne suis pas différente !

CATHERINE

Nous revenons enfin d'Amérique latine où nous sommes allés te chercher.

Tu t'appelles Enrique, tu as 4 ans.

Dans notre maison à Saint-Avre, j'entends pour la première fois tes petits pas claqueter sur le parquet. Je prends ta petite main et nous entrons ensemble dans ta chambre.

Je te glisse un baiser. Ton visage fin s'illumine.

Tu n'ouvres pas tes cadeaux mais tu t'assois sur ton petit lit en fer forgé blanc.

Tu te sens tout de suite chez toi. J'avais tellement peur que tu sois mal à l'aise.

Au bout de 3 jours, tu comprends déjà le Français.

Nous sommes prêts, toi, Enrique, notre fils, nous, tes parents, pour bâtir notre nouvelle vie.

ODILE

Tu es Yoan mon fils. Tu reviens de l'école, tu dévales la pente et tu cries : « Maman, maman, il y a une nouvelle à l'école, elle a les cheveux noirs comme ti-chat, elle a un nom qu'avec des A et vient d'un pays qu'avec des O ». Tu t'assois dans l'herbe.

« Tu sais maman, elle ne parle pas français, elle parle une langue qu'on ne comprend pas et vient d'un pays qu'on ne connaît pas. Elle s'est assise à coté de moi. La maîtresse m'a demandé de lui apprendre à compter en français : j'ai compté sur ses doigts, elle a compté sur les miens. ». Yoan, mon petit garçon, tu es heureux amoureux d'une petite fille qui vient d'un pays tout en O.

IRENE

Moi je suis née évacuée, pendant la deuxième guerre mondiale.

Mais le voyage avait commencé bien avant.

Le train de Turin entre dans la gare de Modane.

Tu es Arnaldo, mon père.

Tu as 16 ans quand tu arrives à Modane, en décembre 1920,

Grelottant dans ta chemisette, tu fuis le fascisme.

Tu te souviens de ce matin, dans la campagne toscane

Ton oncle et sa brigade de chemises noires envahissent ta maison,

Ils veulent t'enrôler de force dans le parti fasciste. Toi, tu te dis communiste,

Tu te défends. Seul face à tous ces hommes tu sors un fusil,

Tu tires sur le calot de ton oncle.

Ils sortent en courant, mais c'en est fini de ta vie en Italie.

Si tu restes, c'est la mort.

À la frontière le douanier te sourit, il te dit :

« Ici, on a besoin de travailleurs ! ».

Papa, tu respires enfin, et tu regardes la neige tomber sur cette vallée qui t'accueille.

Papa, en 1934, tu demandes ta naturalisation.

Tu me disais : mon pays, je l'ai choisi, peu de gens peuvent en dire autant.

Mon pays c'est la France.

Quand dans la cours l'école, on nous traitait de « sales piafs », mes frères et moi, tu nous disais de ne pas nous laisser faire, nous étions français.

CORRANDES D'EXILI

de Lluís Llach, texte français de Sylvain Bolle-Reddat

Par une nuit de lune pleine,
Avec toi mon aimée, ravalant notre peine,
Côte à côte, nous cheminons jusqu'au col,
Laissant derrière nous, notre pays, la Catalogne,
Laissant derrière nous, les palais de la république incendiés,
Et les cadavres de nos camarades ensanglantés.
Les pieds et le cœur gelés, enfin nous atteignons la frontière,
Et là j'embrasse une dernière fois ma terre,
Avant de me laisser tomber,
Dans les bras de cette France qui va nous protéger.

LA PLEUREUSE / par Sylvain Bolle-Reddat

Mes chers collègues scientifiques, je le sens vous avez la larme à l'œil.

Certains d'entre vous se retiennent, ils pensent que le discours scientifique ne peut pas laisser de place à l'émotivité. D'autres ne veulent pas être filmés en train de pleurer et que leurs larmes soient vues par des galaxiens qu'ils ne connaissent même pas.

Chers collègues qui vous dit que les larmes ne sont pas une qualité chez les lointains vénusiens ?

Ici en Maurienne, nous avons un monument unique en son genre : la Pleureuse de Termignon. Cette oeuvre de Luc Jaggi-Couvert, a été un des premiers monuments aux morts pacifistes.

Aussi, nous avons décidé en collaboration avec nos ingénieurs en astronautique du technicentre de façonner notre navette spatiale d'après l'image de cette femme.

Nous enverrons donc dans l'espace une réplique de la pleureuse de Termignon plutôt qu'une fusée basique en forme de missile. Une missive plutôt qu'un missile.

8 / OTO, automobile : les montagnes sont des sinusoides

**« Tu es descendu de la montagne pour apprendre le Français,
Je suis descendu pour travailler chez Pechiney »**

FRANÇOIS

« François, tu comprends bien que nous ne pouvons pas garder tout le monde ! Le chiffre d'affaire est en baisse. Et pour les périodes de fort trafic, on embauchera des CDD périodiques. On te propose Lyon, Grenoble ou Modane ! » me dit le chef de secteur de la gare SNCF de Chamonix Mont-Blanc.

Je ne l'écoute plus, je pense à mon père Richard, entré à la SNCF comme agent de manœuvre, pour assurer la desserte des wagons de l'usine Pechiney.

Je ne voulais pas aller dans une grande ville.

J'ai choisi Modane pour la montagne. Moi je suis un cheminot de montagne.

NATHALIE

Tu es dans ton bureau de l'usine de Fourneaux.

Dans le couloir, tu regardes pour la dernière fois le buste du grand patron, Mr Matussière. Il paraît qu'il y en a dans toutes les usines du groupe.

Ça t'a marquée, dès le premier jour, que le patron ait sa statue dans le hall.

Au dehors, tu entends des voix.

Tu te diriges dans la cour. Tu vois ces hommes, ces femmes de tout âge.

Certains ont fait toute leur carrière dans cette usine. Tu les rejoins.

La sirène retentit... Et le silence qui s'en suit. Des larmes sur les visages.

C'est la fin, l'usine ferme ses portes.

Tanto il sole, tanto all'aria, Lavorare cosi non va

Tantôt au soleil, tantôt au vent, Travailler comme ça ne va pas

ANNIE

Tu frappes à la porte de la maison, l'une des deux dernières habitées de ce village de montagne, où votre petite communauté vient de se poser, venant d'ailleurs pour vivre autrement. Dans vos bagages, une vache, des chèvres, un cochon, des poules et l'envie déterminée et joyeuse de redonner la vie à ce hameau quasi déserté.

La vieille Angèle ouvre la porte de son ancien bistrot qui fait encore office de cabine téléphonique. L'odeur du café emplit la pièce. Au téléphone, tu décris avec enthousiasme ton nouvel environnement : les sommets si proches et les neiges tardives qui recouvrent vos premières cultures. Quand tu raccroches, la Angèle ouvre le buffet, sort deux tasses et demande :

« Alors vous êtes bien installés ? vous n'avez pas trop le dur temps ? ».

Bien des années plus tard, Angèle vous dira : « Vous aviez des mains d'instituteurs, on a pensé que vous ne tiendriez pas le premier hiver ! »

« Ana kabert bayna az-zaytoun, wol yama A3ichou baynal jibeel »
J'ai grandi au milieu des oliviers, aujourd'hui, je vis au milieu des montagnes

ODILE

« Mais qu'est ce que tu vas faire dans ce pays où on ne voit pas l'horizon, où on ne peut pas marcher à plat », te dit ton père, agriculteur, dans le Berry.

Toi, fille de la plaine, tu décides de t'installer et d'être paysanne dans ce petit village accroché à la montagne.

Là, où les kilomètres se comptent en heures, là, où l'hiver dure six mois.

Toi, tu aimes te réveiller dans un paysage enneigé et être la première à y mettre tes pas.

Tu aimes ratisser le foin aux mille odeurs des fleurs de montagne.

Tu trouves que les hommes à la peau mate sont plus beaux que partout ailleurs.

Tu veux y rester sur cette montagne et la faire vivre.

YASSINE

Depuis mon enfance je suis éparpillé : à 14 ans j'ai quitté ma famille, qui vit à Bennane près de Monastir en Tunisie.

J'ai intégré l'équipe nationale d'athlétisme, et je suis entré dans un lycée de Tunis.

Ce premier départ m'a forgé, j'ai appris à quitter, à ne plus avoir peur d'être seul.

Je suis à Saint-Jean depuis un an. Je suis ingénieur en informatique chez Alliance Réseaux.

Sérieux, les papiers c'est la galère. Six mois pour venir ici ! Il fallait que mon patron ait envie de voir ma gueule autrement que par Skype. L'entreprise doit justifier qu'elle n'ait trouvé personne en France, puis Pôle Emploi donne son accord. Ensuite la Direction du travail, envoie le dossier à l'Office français d'immigration, qui le transmet à son représentant en Tunisie.

Je suis le premier étranger intégré dans la boîte.

Les mathématiques, c'est le secret de mon optimisme et de mon sourire.

Les montagnes sont des sinusoïdes, et l'immigration c'est une projection d'espace à espace.

Je ne me sens pas immigré, moi je suis maurienais, j'ai mon Opinel, j'aime la raclette, la fondue et le Mont Corbier.

MAURIENNAIS, GARAGISTES DE L'ESPACE ! / par Sylvain Bolle-Reddat

Maurienne avec un grand « m », économie avec un grand « é » et industrie avec un grand « i ». Comme on dit dans la vallée, ça fleure bon l'industrie. Ça dépend le sens du vent.

Par exemple, d'ici, nous pouvons humer les fumets de l'usine FerroPem, qui produit le silicium. Le silicium devient silicone, et le silicone c'est bien pratique pour les moules à gâteaux. Si les galaxiens n'aiment pas les gâteaux, le Silicone pourra tout de même leur servir. Vous avez déjà vu Star Trek ; dans les navettes spatiales, il y a des tas de pièces en silicone. En cas de panne de navette, les ouvriers maurienais pourront usiner des pièces de rechange en silicone.

Maurienais, garagistes de l'Espace. Oui, Messieurs les élus, ça créerait de l'emploi.

Attendez-vous à une arrivée massive de soucoupes volantes ! Il faut que le Syndicat du Pays de Maurienne se pose la question de l'aménagement d'un parking à OVNI. Peut-être près de l'Aura, qui se voit bien depuis tout là-haut, même les jours de brouillard. Et le lycée de Saint-Michel pourrait devenir le lycée des Métiers de la montagne et de l'espace, vers une biquification innovante.

9 / NOVARINA : neuf comme le regard de celui qui revient.

CHANTAL

Maintenant que tu es à la retraite, tu reviens vivre à St-Jean.

Tu marches par les rues : l'air vif, la lumière du jour sur les montagnes, la neige rouge de l'aube.

Tu cherches un bar où boire un café. Ici, l'agitation n'est pas la même qu'à Paris ou Lyon. Tu as aimé ces villes où tu as travaillé. Tu étais jeune et tu avais tellement envie de connaître autre chose que ta petite ville, un peu étriquée de St-Jean.

Tu es partie pendant de nombreuses années.

Ta Maurienne sobre, austère, ses habitants, tu les retrouves avec allégresse.

Tu dégustes ton café en terrasse. Tant pis pour le froid et les regards curieux.

C'est vrai qu'ici tout le monde remarque ce que les autres font.

Tu allumes ta première cigarette de la journée. Les volutes de fumée s'élèvent dans l'air clair du matin. À soixante ans, tu as envie de cette vie-là.

Plus d'horaires de boulot à respecter, de patron à satisfaire, de métro à prendre.

Une ville à taille humaine où l'on prend le temps.

YVETTE

La retraite ! Ce matin le réveil n'a pas sonné. Le jour est levé et éclaire le chalet d'une lumière blanche. Tu sors sur le balcon de pierre, chauffé par le soleil, le regard émerveillé vers les montagnes vertes. Tu te rappelles les immeubles gris de Paris qui te barraient la vue sur le ciel.

Tu te retournes et tu vois l'intérieur de la maison qu'avec ton mari, vous avez construite de vos mains. Aujourd'hui, tes mains ont pris des rides mais la vie dont tu as toujours rêvée commence.

CLAUDE

Tu es né dans cette maison de Montaimont.

Tu es parti, mais c'est resté ta maison, pendant toute ton enfance, tu y as passé tes vacances.

Tu as vu un à un disparaître tes aïeux : ton grand-père, bourru, barbu, moustachu,

Ta grand-mère, toute petite qui te racontait des histoires,

Ta tante que tu aidais pour les travaux des champs.

Tu te souviens de la bonne odeur de poule qui mijotait. Elle en avait fait des kilomètres din le pra dè S'mon et des bons œufs pendant sa vie de poule.

Aujourd'hui, c'est toi le vieux, c'est ton tour de racheter la maison.

MICHELLE

Tu te situes à La Roche à Argentine.

Tu as mon âge, tu es bâtie à l'endroit où était celle qui a été incendiée par les Allemands.

Tu étais une ferme avec le cri des coqs, le caquètement des poules, le beuglement des vaches. Tu te réveillais très tôt le matin à l'heure de la traite.

Tu sentais bon le foin fraîchement coupé.

Tu es celle où on vécu mes grands-parents, mes parents, où venaient en vacances les oncles, les tantes, les cousins et les cousines.

Tu resteras l'endroit où raisonnent les chants et les rires.

Tu es la maison de mon enfance.

Tu es ma mémoire.

GURBET

*de Ozdemir Erdogan,
texte français de Sylvain Bolle-Reddat*

Oh nuages, vous qui ne connaissez pas de frontière,
Donnez-moi des nouvelles de ma patrie.
Seul dans le pays des autres mon cœur brûle.
Est-il possible de vivre loin de sa bien aimée ?
Oh nuages, saluez mon amour !
Dites-lui que le temps des retrouvailles est proche.
Oh nuages, saluez mon amour !

10 – TUTTA LA MOURRA : comme la promesse d'une caresse.

Tout à l'amour. Nous avons commencé le jeu avec le poing fermé et nous finissons avec les mains ouvertes. En patois quand on dit « mourra me », ça veut dire montre moi.

Je te montre ma main, je la retourne, elle est ouverte, la paume en direction du ciel.

Je te montre mes lignes, les chemins escarpés qui traversent ma main, ligne de vie, ligne de tête, ligne de cœur.
Ma main est nue, je te l'offre.

Reconnais cette main ouverte. Main ouverte pour recevoir, ouverte pour donner.

 Tout à l'amour, comme la promesse d'une caresse, vers l'autre que je ne connais pas encore.

VALSE MAURIENNAISE

texte de Reno Bistan

Assis près d'une madone, du côté de Modane
j'ai rencontré un homme, qui s'appelait Özan
avec lui je m'adonne, aux musiques ottomanes
 que j'aime et je fredonne
Je me suis enamouré dans la haute Maurienne
d'une joueuse de Mourra d'origine comorienne
Elle balance ses doigts comme une magicienne
 et les compte en patois.

De cette vallée rêvée, réelle et inventée
des villages lovés, des pentes dévalées
certains s'en sont allés, d'autres sont arrivés
 à leur tour avalés

En allant à Montdenis, j'ai croisé mon Gérard
qui allait chez mon Guy, avec une guitare
 chanter des chansons Ch'ti
il en a un placard, car il vient de Crécy.

De cette vallée rêvée, réelle et inventée
des villages lovés, des pentes dévalées
certains s'en sont allés, d'autres sont arrivés
 à leur tour avalés

ANNICK

« **A cht'heure le ch'ti n'avo plus d'ouvrache, y v'not l'ker ichi à l'Montagne.** »
Maintenant le ch'ti il n'a plus de travail, il est venu le chercher à la montagne

Mon homme. Je dis mon homme,
Si je dis mon mari, c'est qu'il y a un problème.
Dans le nord, en 1989, il m'a suivie chez les gauchistes, à la JOC, chez les Rouges et Verts pendant des semaines. Dans ces réunions, il s'emmerdait un peu quand même.
Et c'est à un concert à la foire-expo de Lille qu'il s'est décidé. **LE GRAND AMOUR !**
Nos premières vacances à la neige : sur une piste de ski de fond, au dessous des Aiguilles d'Arves, je me casse la gueule. Lui mon homme sous son bonnet, il rigole.
Le cul dans la neige, je lui dis c'est beau ici. Il me dit : c'est beau.
Je lui dis : on vient. Il me dit : on vient.
4 mois après nous nous installons à Villargondran : Rue de la Vie Pleine.

ESTELLE

Forcément un soir de pleine lune, tu n'étais pas la seule.
Tu perds les eaux. Salle d'accouchement direct. Pas le temps pour une péridurale.
Une, deux, trois poussée. Je broie littéralement la main du futur père.
L'infirmière rattrape le bébé au vol, tel un ballon de rugby. Elle tend les ciseaux au papa. Le pauvre, il n'a plus à se poser la question : est-ce que je couperai, je couperai pas ? Il coupe. Lui, il sera savoyard !

CAROLINE

La vie c'est comme le ski : faut foncer et prendre des virages.
Ma mère est bulgare, elle s'appelle Margarita.
Elle est pareille que nous sauf qu'elle a un petit accent doux qui devient aigu quand elle me crie dessus.
Je ne parle pas bulgare mais entre nous on a une petite langue, elle me dit « Bisotch Camisotchka », je t'aime mon bébé.
Ma mère chante beaucoup en bulgare. J'aime bien, c'est fort, ça fait vibrer le sol sous mes pieds.
Ma mère est grande, belle, joyeuse, mais des fois quand elle pense à sa maman à elle, elle est un peu triste, alors je la prends dans mes bras.
Et on chante, nos voix se mélangent,
J'entends ma voix dans sa voix et sa voix dans la mienne.

ETIENNE

Je suis un original. Je suis né à l'envers.
Je suis né à l'Envers, un lieu dit de Sollières en 1938.
Papa était aller chercher Maman en Italie. Et pourquoi pas en Italie ? Il amenait des vaches en Italie passer l'hiver, et il est revenu avec Maman. Elle s'appelait Marceline, Marcelina.
J'ai passé mon enfance à la ferme, je me suis occupé des bêtes, ça m'a prédisposé à m'occuper des humains. Un témoin vigilant et accueillant.
Né à la montagne, je suis devenu curé de montagne.
C'était les années 70, la Savoie se transformait, l'agriculture était en pleine évolution, le tourisme explosait...
Tous ces garçons et ses filles, ils avaient besoin d'aide pour grandir dans ce monde en mutation.
Ils sont venus vers moi pour évoluer tout en aimant Dieu.
Bien sûr que des fois, j'ai eu peur de plus croire en Dieu, en moi, en les hommes.
Le monde nous bouffe et nous pousse à faire ce qu'on n'as pas envie de faire.
Mais l'âme n'est pas individuelle elle est collective.
Heureusement qu'on est pas seul.

CATHERINE, JENNY, ESTELLE

C - Mon véhicule franchit le Pont royal

L'Arc se jette dans l'Isère, et moi dans ma vallée.

Aiguebelle se profile à l'horizon.

Grise ma vallée ? Laide ma vallée ? Bout du monde, ma vallée ?

J - C'est vrai que c'est moche.

E - Tu vois le gris

J - Les usines grises

E - Les routes grises

J - Les maisons grises

E - Et Les façades noires.

J - Il faudra vraiment acheter une télé !

E - Même la voiture semble rétrécir devant cette falaise

J - La vallée se resserre contre tes poumons.

Y a-t-il moins d'air dans ce lieu sombre ?

Il serait encore temps de faire demi-tour.

E - Tu quittes le fond de vallée. Ça monte et la route n'est pas très large.

Tu te demandes comment ça se passe quand on croise un autre véhicule.

C'est à celui qui monte ou à celui qui descend de s'arrêter ?

J - Tu enchaînes les virages en épingle vers la solitude.

E - Dernier virage.

J - La vue s'ouvre vers l'au-delà, au dessus des falaises

E - Des toits bleutés, des champs fleuris. Le gris est resté en bas.

J - Le bout du bout du monde est haut perché et magnifique :

Le vert plus près des nuages est vraiment ta couleur préférée.

Ça y est, tu souris.

CATHERINE

Je suis de retour chez moi. Dans cette vallée qui m'a vue naître et grandir.

Je suis chez moi dans cette vallée où les yeux ne cessent de cueillir les sommets,

Je suis chez moi dans cette vallée où j'ai appris la rudesse de l'hiver, l'odeur du foin coupé, les fumées fluorées et les sentiers escarpés.

Je suis née de son monde ouvrier et paysan, de ses ruisseaux qui courent dans les prés,

de ses ruelles sans clarté, de ses oiseaux qui chantent à gorge déployée,

de ses terres labourées, de ses cimes enneigées.

Je suis ancrée dans cette vallée que la plupart de ceux qui viennent d'ailleurs décident de ne plus quitter.

LES JALOUX SABOTEURS

de Maître Gazonga

Je suis allé à Kinshasa, j'ai trop souffert

Je suis allé à Libreville, j'ai trop souffert

Je suis allé à Bangui yéyé, j'ai trop souffert

[...]

Les jaloux saboteurs, aux yeux de crocodile

Veulent mon échec, et souhaitent ma misère

Eéééé, voilà mon problème...